

Au rendez-vous du nihilisme de Claude Jannoud, Paris, Arléa, 1989, 152 p.

Lawrence Olivier

Numéro 22, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040743ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040743ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

0711-608X (imprimé)

1918-6584 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Olivier, L. (1992). Compte rendu de [*Au rendez-vous du nihilisme* de Claude Jannoud, Paris, Arléa, 1989, 152 p.] *Politique*, (22), 171–173.
<https://doi.org/10.7202/040743ar>

Au rendez-vous du nihilisme

de Claude Jannoud, Paris, Arléa, 1989, 152 pages

Claude Jannoud soutient que «le nihilisme n'est pas une imagination romantique et malative. Il est la cicatrice de l'être de l'époque, l'ultime expression d'une loi qui a inspiré le destin de l'occident» (p. 132-133). La modernité est achevée et, au bout du chemin, c'est le nihilisme. Celui-ci n'est pas le contraire de la modernité, mais sa loi implacable, l'aboutissement logique des valeurs mises en œuvre dans le projet moderne. Jannoud voit dans la crise de nos valeurs non seulement le signe d'une société achevée et finie, mais celui aussi d'une crise grave, celle de notre mode d'être.

La thèse est audacieuse dans la mesure où elle permet de comprendre l'état de morosité des sociétés occidentales contemporaines. Elle permet aussi de situer ce que plusieurs pressentent comme la «philosophie» de cette fin de siècle : le nihilisme. Celui-ci serait l'aboutissement logique de la modernité, du système de valeurs modernes. Les exemples sont nombreux. Nous avons soupçonné, mis en question la vérité absolue, mais avec quel profit puisque cette relativisation de la vérité nous a conduit à douter de tout, même de nous. Le principe de consommation qui devait assouvir notre besoin d'identité, nous rend de plus en plus insatisfaits. Il nous a conduit à l'anomie, à notre destruction lente et progressive parce qu'il est impossible de se définir par l'objet. Au contraire, le monde des objets nous renvoie constamment à notre incomplétude d'être. L'idée d'homme s'est imposée dans le projet moderne, elle tire à sa fin. Un peu partout en suivant la logique de la modernité, on constate que c'est notre mode d'être qui se détruit, s'évanouit au profit de ce que Jannoud appelle le nihilisme, de sa propre dénégarion. L'homme constate qu'au lieu d'être souverain sur le monde, comme le lui promettait le projet moderne, il n'est plus rien. Il a perdu dans le système de valeurs modernes, son fondement, tout ce qui aurait dû, suite au constat de la mort de dieu et aux sentiments de liberté, de souveraineté et d'orgueil que lui procurait cette mort, lui donner une identité propre. L'individu est maintenant face à son propre néant, et ce n'est pas le système de valeurs de la société de consommation qui peut remplir son manque d'être.

Plus que la thèse encore, le raisonnement de Jannoud est habile puisqu'il se situe lui-même dans la logique qu'il énonce. L'annonce du nihilisme n'est possible que si le discours qui en fait le constat se place au cœur même de cette pensée. Jannoud ne dénonce pas la modernité; il diagnostique plutôt l'impasse dans laquelle elle nous conduit. Il y a, dans le cheminement de la modernité, une logique inéluctable. Mais, contrairement à un certain type de connaissance, Jannoud ne cherche pas à identifier le mal social pour en proposer une thérapie. Il ne dénonce rien, il fait plutôt un constat. Il écrit qu'on ne peut rien abolir; il croit plutôt qu'on doit essayer de vivre avec le réel ou plutôt assumer notre présent. «C'est ce présent qui est notre sort, à nous humains. C'est la stricte fidélité à son égard qui est la seule exigence, non en vertu d'une morale, mais du réel. C'est la raison — le mot a pour une fois une légitimité — pour laquelle toute idéologie, tout système de valeurs, toute vérité qui visent à nier cette exigence, doivent être inlassablement épiés et dénoncés» (p. 153). Aux systèmes philosophiques qui nous proposent un retour au passé, au nom, dit-on, du nouvel esprit communautaire, du tribalisme, ou à ceux qui nous proposent un avenir radieux — un futur — à condition de refuser le présent, Jannoud nous montre qu'on ne peut échapper à la condition humaine qui est toute entière comprise dans le présent et nulle part ailleurs. Aux illusions, il propose un regard lucide et froid sur le présent. Qu'on ne puisse pas en sortir, c'est là une vérité que plusieurs sont incapables de comprendre et d'accepter. Ils font de la science sociale comme des médecins qui prescrivent des thérapies, des médicaments alors qu'ils ignorent tout de la maladie. Le présent est notre seule réalité.

On pourrait s'interroger sur la place du présent dans nos systèmes de connaissance, sur les difficultés à l'envisager comme notre seule réalité. Peut-être qu'il y va, dans cette interrogation du présent, d'une question fondamentale qui nous pose un véritable problème parce qu'elle touche à une de nos convictions les plus profondes et les mieux ancrées dans notre pensée : celle de notre existence, de cette fiction que nous essayons, depuis deux siècles déjà, d'imposer comme une réalité, et dont nous commençons à peine à nous rendre compte qu'il s'agit d'un fantasme qui n'arrive même plus à faire illusion sur notre propre néant. L'homme, écrivait Foucault, est une invention récente et dont on peut percevoir la fin prochaine (*Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, 398 p.). Il est temps peut-être pour les sciences sociales, pour la connaissance, de tirer les conséquences de ce constat :

l'existence n'est rien d'autre qu'un délire qui permet d'affronter et surtout de masquer la condition humaine. C'est au nom de ces délires qu'on essaie de nous faire croire qu'il y va de notre libération. Il est impératif de mettre fin à ces délires, c'est une question de vie ou de mort.

Lawrence Olivier

Université du Québec à Montréal